

Bruno de Robien
Un bateau tout jaune
et autres nouvelles

Le bateau tout jaune

Il était blond, j'imaginai qu'il sentait bon le sable chaud, mais j'espérais qu'il ne fût pas légionnaire, car les militaires me font peur. Je n'avais flirté qu'avec deux d'entre eux, quand j'avais vingt ans, à Paris à un bal du 14 juillet : des parachutistes beaux, mâles et forts ; j'avais su profiter de leur rivalité à mon objet pour m'éclipser au moment où l'enthousiasme de leurs excitantes caresses commençait à menacer l'abstinence d'un soir que je m'étais promise.

Vu l'âge de ses traits burinés, s'il avait été dans l'armée cet inconnu rêveur, il serait sans doute un gradé, comme ceux, décorés de médailles qui avaient défilé, chacun en tête de son carré de soldats. Seul comme hier à peu près au milieu de la plage, il me ravivait de bons souvenirs, mais il n'était pas plus vraisemblablement qu'un employé de bureau en congé, un plaisancier en panne de bateau, ou le père d'un des gamins qui se poursuivaient bruyamment un peu plus loin, les pieds dans l'eau.

Faute de l'avoir entendu parler ou de pouvoir épeler le titre rouge du livre de l'inconnu, je ne savais même pas s'il était français. Ses pommettes relevées et son teint mat détonnaient sous sa brosse blonde. Trapu, Je l'imaginai russe, ou plutôt mongol. Ses yeux plissés, fixés le plus souvent au loin sur la mer immobile, inspectaient de temps à

autres la plage d'un mouvement circulaire, puis semblaient s'arrêter un instant sur moi avant de reprendre le large. Qu'observait-il ? Un des joyeux jeunes baigneurs ? Moi-même ? Un de mes voisins sur la plage ? Ce gros bateau jaune, à l'ancre en face de nous ? Une dizaine de minuscules voiliers qui s'éloignaient en file indienne, remorqués par un gros canot, comme des canetons derrière leur mère.

A trente-cinq ans, je n'osais en principe pas partir seule en vacances ailleurs que dans des maisons amies. Mais Georges, notre patron, nous avait encouragées, ma collègue Lisa et moi, à partir ensemble une semaine en congés, le temps de remettre en état notre bureau commun, dévasté par une fouille brutale. La police avait d'ailleurs emporté pour les examiner nos dossiers et ordinateurs. Georges nous avait même obtenu des prix très avantageux d'un de ses parents, gérant d'un petit hôtel pas loin des Plages du Midi à Cannes. Lisa préférait rester chez elle et je me retrouvais seule sur le sable.

J'étais encore perturbée par cette fouille qui m'avait surprise. J'aurais dû m'y attendre et les regarder vider nos tiroirs avec la même indifférence que Lisa, puisque nous en avions déjà subie une l'année précédente, mais moins violente, peu après mon embauche. On m'avait alors expliqué que ça arrivait de temps en temps à toutes les sociétés d'import export comme la notre.

Dans mon sac de plage, une tablette tactile et un téléphone portable attendaient un appel ou un message de Georges si une urgence se présentait, mais je n'étais pas pressée d'écourter mes vacances, ni d'écouter encore les

reproches de mon mari que je ne parvenais pas à haïr, malgré ses tromperies et sa mauvaise foi décevante.

Cette plage publique me convenait. Le phare de la jetée du vieux port de Cannes et les îles de Lérins à gauche, les collines de l'Estérel à droite et le gros yacht jaunâtre apparemment inhabité, mouillé à quelques encablures au milieu de ce décor, encadraient ces vacances azuréennes. Femme d'habitudes, je posais ma natte et mon sac de plage toujours environ au même endroit. J'appréciais de voir d'autres vacanciers, isolés ou en famille, y compris mon mystérieux voisin, s'abonner comme moi à un emplacement précis et devenir eux-mêmes des points de repère, comme je l'étais sans doute aussi pour eux.

Mes attitudes volontiers rébarbatives et l'abondance sur la plage de proies plus faciles décourageaient les célibataires d'occasion en quête d'aventures. Depuis mon arrivée une semaine plus tôt, la lecture d'un ou deux romans sur des femmes qui avaient influencé l'histoire à l'ombre de leurs puissants maris, le soleil et quelques bavardages le soir à l'hôtel avec des couples plus âgés, m'assuraient des vacances paisibles, quand j'oubliais un moment la brutalité de la fouille, le travail qui s'entassait en mon absence et mes malheurs conjugaux. Mais cet inconnu de la plage m'intriguait trop depuis que je l'avais vu arriver au pas de charge, l'avant-veille, sa serviette sous le bras, même pas essoufflé.

Pourquoi restait-il ainsi figé ? Qui était-ce ? Où logeait-il ? L'attendre sur la route derrière la plage et le suivre ? Il m'aurait vite repérée. Ne plus y penser ? Impossible, j'avais

d'abord besoin d'en savoir un peu plus. Je n'aime pas trop me mêler des affaires des autres, mais maintenant que j'avais commencé à m'interroger à son sujet, il me fallait quelques pistes et pouvoir au moins imaginer le reste des réponses avant de dissoudre ce personnage dans l'oubli. Ce yacht à la couleur inhabituelle, arrêté loin des quais, m'intriguait aussi. Suis-je trop curieuse ? Peut-être l'inaction m'incite-t-elle à chercher des mystères à élucider.

Ce soir-là, troublée par ma propre curiosité, je renonçai pour une fois au sublime spectacle du coucher de soleil derrière les crêtes de l'Estérel. Avant que le bleu de la mer vire au rose puis au violet, je gravis sans me retourner les quelques marches, qui rejoignent la route derrière la plage près d'un kiosque de marchand de glaces, puis me dirigeai sans hâte vers mon hôtel en suçotant mon bâtonnet de vanille enrobée de chocolat. J'essayais de penser à autre chose, aux clients en attente de nos réponses, au petit mari naguère prévenant et désintéressé qui me tenait maintenant pour responsable de ses propres turpitudes, à Lisa en train de redécorer son appartement ou à Georges aux prises avec les experts des douanes, à n'importe quoi, pour oublier le mystérieux bonhomme de la plage et le bateau bizarre.

A mi-chemin, je ne sais pas pourquoi , je me retournai, mais les battements de mon cœur s'emballèrent quand j'aperçus l'inconnu à 50 mètres derrière moi. Rhabillé d'un bue-jean, sa serviette sous le bras, il me suivait de loin. Je pressai le pas, tournai dans la première rue à gauche, puis à droite, mais c'était une impasse. Revenue sur mes pas je le cherchai des yeux, il avait disparu. Je courus, comme en fuite, d'une traite jusqu'à l'hôtel. J'atteignis ma chambre hors

d'haleine, me douchai longuement, furieuse contre moi-même de ce trouble injustifié, de cette panique sans motif, de l'effet démesuré que m'avait fait sur la plage son regard sans message, anodin et vide.

Une douche glacée, une demi-heure de gymnastique suédoise, vingt minutes de yoga, puis un dîner léger mais plus arrosé qu'à l'accoutumée et une promenade nocturne le long de la plage ne parvinrent pas à dissiper mon malaise. Même mes rêves de réconciliation sur l'oreiller avec un époux débarrassé de sa gourgandine de maîtresse, s'estompaient derrière la silhouette de l'inconnu. Couchée en étoile sur mon lit défait, je fixais le plafond blanc cassé sans chercher le sommeil. Les proportions prises par ce non-événement m'inquiétaient. Que m'arrivait-il ? Était-ce l'approche du mauvais temps annoncé par la météo ? Ou alors la peur de me faire de nouveau fouiller ici, par une policière revêche comme l'autre jour au bureau.

Car pendant un instant je m'étais demandé si ce bateau jaune, ancré là en face de la plage, n'avait pas un rapport avec notre société et l'acharnement des douaniers parisiens. Mais je ne me rappelais rien d'illégal dans mes dossiers d'importation. Lisa, chargée des exportations, m'avait dit n'avoir rien non plus à cacher et Georges lui-même semblait tout à fait serein. Il nous avait mises en vacances parce que nous étions privées de nos outils de travail et pour nous aider à oublier l'émotion de la descente de police. J'aurais pu les passer à Paris comme Lisa. Et même ici à Cannes, personne ne m'avait forcée à choisir cette plage-là plutôt qu'une autre. C'était donc par hasard que ce bateau meublait le paysage devant moi dans la journée. Il n'avait rien à voir